

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans... PREAMS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres... Conté et Bienvenu.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Shows temperature for March 13, 1912.

Etats-Unis et Amérique latine.

Le développement, aussi remarquable que rapide, de l'Amérique latine, en ce qui concerne les échanges commerciaux, est aujourd'hui un fait indéniable...

Les Etats-Unis ne pouvaient rester indifférents devant la croissance du pouvoir d'achat de leurs voisins du sud...

Le voyage que le secrétaire d'Etat Knox accomplit en ce moment dans l'Amérique latine, les réceptions enthousiastes qui lui ont été faites dans tous les pays visités...

On cite volontiers, et à juste titre, la prospérité colossale et sans exemple des Etats-Unis et l'immense essor industriel de ce pays dans le dernier quart de siècle...

Les vingt nations qui forment ce qu'on est convenu d'appeler l'Amérique Latine ont en ensemble quarante millions d'habitants. En 1911 les transactions commerciales de ces Etats ont atteint près de trois milliards de dollars.

Il est à remarquer que 84 0/0 du commerce des nations latino-américaines correspond à ces six pays: Argentine, Brésil, Chili, Cuba, Mexique et Uruguay.

L'essor commercial que l'ouverture du Canal de Panama

donnera encore à ces pays permettra sans doute aux négociants et industriels américains de se créer de nouveaux marchés dont l'importance ne saurait échapper à personne.

La Chine qui s'en va.

Les livres chinois commencent à rebours des nôtres: on les ouvre à la dernière page, et on lit de bas en haut et de droite à gauche.

On salue sans quitter son chapeau. Si on dîne en tenue de cérémonie, on garde également sa coiffure.

Les hommes seuls prennent part aux réceptions et aux fêtes qui commencent à cinq heures du soir; à la fin du repas, on fait entrer les musiciens et les danseuses; à neuf heures, tout le monde s'en va.

Les canards et les cochons de lait sont couchés indéfiniment sous une couche de laque; la laque fond lorsqu'on les fait rôtir.

Lorsqu'on se voit pour la première fois, il est extrêmement poli de se questionner sur le lieu de sa naissance, sur ses parents, sur ses frères et sœurs, etc.

Pour annoncer la mort d'un de vos parents, vous devez prendre un visage riant, afin d'épargner à votre interlocuteur la peine de vous pleindre.

Il est malhonnête de parler de soi sans y être invité. Lorsqu'un supérieur passe en chaise à porteurs, l'inférieur doit faire mine de ne pas le connaître; en effet il le connaît, la courtoisie obligeant la supériorité à descendre de sa chaise pour dire bonjour, il est de bon ton de lui éviter cette peine.

Les cartes de visite sont rouges, longues de vingt centimètres. Les enveloppes des lettres sont plus hautes que larges. Lorsque deux Chinois ne se comprennent pas en parlant, ils traquent d'invisibles caractères avec leur index droit sur la paume de leur main gauche.

Les femmes s'appliquent à dissimuler leurs formes et à paraître sans croupe et sans poitrine. Celles mêmes qui vendent leur corps ont de la pudeur à montrer leurs épaules.

Ce sont les femmes qui portent des pantalons, et les hommes qui sont en robe. Lorsqu'on bâtit une maison, on commence par faire le toit en l'élevant sur des piliers angulaires.

Ensuite, on élève les murs. Les baignoires chinoises sont complètement rondes et plus hautes que larges. On ne s'y couche pas, on s'y accroupit.

Tout valet chinois amène avec lui son domestique, auquel il fait faire les courses et les gros ouvrages. Les cuisiniers ont chacun un marmiton.

Lorsque votre boy veut chiper un objet, il commence par le changer de place. Ensuite, il le cache, et si vous ne le réclamez pas, il l'emporte.

La pipe chinoise ne contient qu'une pièce de tabac, juste de quoi tirer une bouffée. Les fumeurs passent leur temps à rallumer leur pipe.

Les tableaux chinois s'enroulent autour d'une baguette, comme dans nos écoles les cartes de géographie. On les garde dans des coffres de bois précieux et on ne les déroule qu'en présence de ses amis.

Dans la perspective chinoise, les lignes, au lieu de converger, s'écartent, ce qui rend les arrière-plans immenses, et les premiers plans tout petits. Les per-

sonnages sont presque toujours égarés par le paysage.

Si vous faites une action d'éclat, on anoblit votre grand-père. Si on coule vent vous injurier, il traite en parole votre arrière-grand-mère d'une manière fort désinvolte, et que l'urbanité du langage n'empêche de précéder.

Une des plus graves insultes est: "Céaif de tortue". Lorsqu'un Chinois, obligé de partir en voyage, ne peut donner de gage à un créancier, ou de ses amis se porte caution. Si la dette n'est pas acquittée à l'échéance, et que l'ami n'ait pas non plus de quoi payer, il se laisse mettre en prison. De la sorte, le débiteur principal n'est pas inquiété; il a le temps de terminer ses affaires et de recueillir assez d'argent pour désintéresser son créancier.

La parole d'un commerçant chinois vaut une signature. Lorsqu'un fonctionnaire ou un magistrat chinois est en grand deuil, il demande à être relevé temporairement de ses fonctions.

Lorsque le grand conseil nommait un trône un décret, il devait envisager toutes les solutions possibles, y compris la négative, rédiger autant de formules qu'il avait trouvé de solutions, et les présenter à l'Empereur qui choisissait et signait.

Les musiques militaires à travers l'histoire.

Les musiques militaires telles que nous les comprenons ont été rapportées par nos ancêtres des guerres d'Italie, écrit un chroniqueur parisien.

Brantôme nous raconte qu'en 1550, au siège de Saint-Ya, Boniviv "fit venir derrière le rempart sa bande de violons qui montoit toujours une demi-douzaine (car il n'en était jamais dépourvu), et il fit toujours sonner et jouer tant que l'alarme dura".

Nous nous battons au son des violons. On retrouve partout "les violonistes militaires". Au siège de Lérida, en 1647, c'est aux accents de vingt-quatre violons que le régiment de Champagne ouvre les tranchées. Certes, ils devaient avoir grand air, nos petits soldats bataillant aux sons charmants des instruments qui, là-bas, faisaient pâmer leurs dames. Le grand Condé lui-même transportait avec lui son orchestre à cordes; partant pour la guerre, il semblait ainsi aller à la fête.

Mais, jusqu'alors, les capitaines étaient libres d'avoir ou non des musiciens à gages. Le 1er juillet 1763 et le 29 janvier 1764, des décrets antérieurs les règlements des suisses et des gardes françaises à entretenir des fanfares. C'est de cette époque que l'on peut dater l'institution des musiques régimentaires. "La Marche du Roi de Prusse" était alors en vogue dans nos régiments.

(Que les temps sont changés!) Sous le premier Empire, les musiques furent tantôt supprimées, tantôt rétablies; la cavalerie, principalement, eut à subir les lubies des ministres, jusqu'à un jour où, sous le second Empire, le maréchal Niel supprima définitivement les musiques des régiments à cheval.

Les partisans de la suppression totale des musiques régimentaires relevèrent alors la tête, et tentèrent d'englober dans la même réprobation les harmonies de l'infanterie. La manœuvre ne réussit pas; et, pendant la dernière moitié du dix-neuvième siècle, les musiques de ré-

taille. Mes suppositions étaient justes. M. Saint-Cyran ne s'était installé dans le pays que pour surveiller de plus près ses futurs domaines.

Maintenant que la poule aux œufs d'or est morte, il prend en dégoût ce qu'il aimait. Je comprends ça! Il est dur de voir d'aussi près le triomphe d'un adversaire. C'est un orbe-cœur inutile.

—Eh bien, que ces gens décampent au plus vite. Je n'en serai pas fâché. On se jeterait des coups d'œil hostiles... merci! Je ne tiens aucunement à des voisins pareils!

Comme il passait deux fois par jour devant la grande porte des Chartrettes pour se rendre à la Morinière, le brave garçon vit, un après-midi, deux wagons de doméniage, que des hommes empressés. Le soir, lorsqu'il retourna au Château Rouge, ces wagons avaient disparu. Mais le lendemain il y en avait un troisième.

—Sapristi! fit le secrétaire, on file sérieusement, à ce qu'il paraît. On m'a l'air de tout emporter.

En effet, Jacques vidait la maison, des caves au grenier. Sa femme et plusieurs domestiques étaient parties en premier. Dolores Artega resta jusqu'à la fin pour présider à l'emballage des meubles et fermer les portes. Le dernier jour, M. Saint-Cy-

ran vint passer une revue minutieuse de la maison. Il n'y restait personne, pas même les concierges.

Il eût pu tout aussi bien rendre les clefs au propriétaire des Chartrettes, puisqu'il entendait pas plus y remettre les pieds, mais, ayant payé d'avance le montant de la totalité de son bail afin de pouvoir déloger, il s'obstina à rester le maître de cette propriété inhabitée.

C'était son droit strict, il en sentait le poids, et c'est d'un air de satisfaction qu'il se jeta.

De sorte que, le 12 septembre, Fernand Lamy put constater à sa grande satisfaction qu'il ne restait aux Chartrettes que lui seul. A travers un jour grillé mélangé dans le mur d'enceinte, il examina la maison.

Elle apparaissait distante de trois cents mètres environ. Tous les volets de bois pleins, peints en brun, étaient hermétiquement clos. Il se dégageait de l'air une atmosphère de tristesse et d'abandon qui serrait le cœur.

Fernand Lamy éprouva une sensation très différente, il se sentit allégé, heureux, et c'est d'un pas lesté qu'il alla partager le déjeuner de sa petite amie Béatrice au Château Rouge.

Le lendemain, François venait, et il se réjouissait tous trois de la revoir. Tous trois, c'est à dire Gertrude, Béatrice et son garde du corps.

Afin d'avoir les coudées plus franches, la doctoresse s'était adjoint un aide au dispensaire, le docteur Morand, qui l'avait remplacée pendant les vacances.

Le docteur Morand venait de terminer son internat. Il aimait son art avec passion, il était pauvre, digne d'intérêt; par conséquent, François faisait une bonne action tout en se donnant la liberté nécessaire.

Comme septembre était d'une douceur et d'une beauté sans pareilles, elle annonçait son intention de demeurer plusieurs jours auprès de ses amis.

Nous devons avouer que la jeune femme prit cette décision quand elle connut le départ des hôtes des Chartrettes.

Et puis, grâce à l'automobile dont elle venait de faire l'acquisition, rien de facile comme d'aller et venir de Villefort à Paris et vice versa.

Une fièvre de travail brûlait la doctoresse. Son cerveau était en fusion nuit et jour. Elle ne cessait de calculer, de combiner, d'échafauder des plans...

Cette fièvre, cette animation l'empêchaient, non de penser, mais d'appesantir sa pensée sur Michel Talbot. Oubli, jusqu'au jour où elle se laissa glisser vers quelques hauteurs où plané son rêve.

Rien n'est impossible à l'imagination, cette fée active dont la baguette magique réalise les plus folles aspirations, détraite tous les obstacles, environne d'une

parente. Il la cache jusqu'à un certain point. L'humour est comme Galatée fuyant vers les saules. Mais direz-vous, cet humour là ressemble beaucoup à l'ironie. Socrate aurait fait de l'humour sans le savoir et sa maieutique serait un chef-d'œuvre du genre humoristique. L'ironie ne perd jamais sa finesse, elle raisonne; elle garde la mesure. L'humour, au contraire, peut changer tout à coup de ton; il frappe un coup rude et même grossier; il quitte volontiers l'équilibre.

Il cherche à produire l'étonnement; il nous donne comme la secousse d'un arrêt intempestif; il en résulte un choc au cerveau. Tantôt il insinue la gaieté qui se répand peu à peu ainsi qu'une atmosphère joyeuse ou plutôt un gaz hilarant; tantôt il la déclenche d'un coup sec et le rire jaillit. Il tire presque tous ses effets du manque d'équilibre et du défaut de proportions. Il exploite les brusques changements ou—moins violemment—les simples contrastes. Comme on comprend que l'humour soit d'essence britannique! Voyez un Anglais froid, impassible, il peut dire des choses très tendres; avec un visage risible, il raconte des histoires fort risibles. On goûte l'opposition qui s'accuse si nettement entre l'apparence, l'attitude de cet homme et le sens réel de ses paroles. Ces deux aspects si différents déconcertent d'abord l'esprit puis l'amusent. Cette "dissidence" frappe agréablement nos yeux et nos oreilles.

Les oppositions éclatantes ou sournoises, les contrastes imprévisibles, les ruptures d'équilibre sont, pour ainsi dire, la source du rire. Les mouvements du corps, par exemple, s'appellent et se commandent; il existe dans leur jeu naturel et normal une harmonie visible. Que cette harmonie cesse brusquement, la surprise de cette interruption se traduit par le rire. Nous nous attendions à une autre suite; nous y étions habitués, le changement produit sur les muscles de notre visage ce désordre momentané qu'on nomme le rire. Remarquez que les défauts physiques du corps humain, les difformités—quand elles ne sont pas horribles—provoquent le rire. De même dans les mouvements de la pensée qui s'expriment par des phrases, on retrouve une loi de rythme et d'harmonie. La pensée se développe suivant cette loi; les bizarreries, les déformations, les contorsions voulues de la pensée, ses grimaces et ses parodies d'elle-même—dans certains exercices de logique caricaturale chère aux humoristes—ont pour effet d'exciter la gaieté. Elles engendrent des paradoxes et des fantaisies, quelquefois très profondes. Souvenez-vous d'Alphonse Allais; remarquez aussi le travail de Tristan Bernard. Lorsque l'attendu, le changement ne porte que sur la phrase elle-même, c'est à dire sur les mots, les plaisanteries présentent toute la vanité secondaire des calembours; à peu près, cog à l'âne. Cette forme inférieure de l'humour n'a pas grande valeur. Pourtant elle ne laisse pas quelquefois de divertir. Théodore de Banville n'allait-il pas jusqu'à traiter de chef-d'œuvre ces pauvres "Pensées d'un emballer" de Commerson? On lisait dans ce chef-d'œuvre: "J'aime mieux être tiré à quatre épingles qu'à quatre chevaux." Ou bien: "J'aimerais mieux aller hier à la poste qu'à aller à la postérité."

Le propre de l'humour est avant tout de produire l'étonnement et le rire. Il ne vise pas à la profondeur et à la vérité. C'est en cela qu'il diffère du comique—qu'il se serve de la plume, du pinceau ou du crayon—voit l'humanité et note des ob-

servations qui font réfléchir; il peut être acerbe, amer et triste. Sa gaieté a je ne sais quoi de désolant quelquefois. C'est "la mâle gaieté si triste et si profonde" dont parle Musset à propos de Molière. L'humoriste n'habite pas ces régions élevées et tourmentées. L'humoriste est condamné à rester au milieu des hommes, sans les dominer. Il ne lui est pas permis de ne pas être gai.—J. G.

Le gendarme est sans méfiance. Le gendarme n'est pas seulement sans pitié, il est aussi parfois sans méfiance. Notre confrère Séryx raconte à l'appui une amusante anecdote. C'était vendredi dernier; nous étions à Toulon, dans la commune de la Londe...

Un monsieur, de mine fort respectable, se présenta à la gendarmerie: —Je suis, déclara-t-il, inspecteur de police. Et, à l'appui de son dire, il exhiba une carte. —Monsieur l'inspecteur, nous sommes à vos ordres, obtinrent les gendarmes.

C'est bien, fit avec condescendance le policier... Je suis porteur d'un mandat d'arrêt en vertu duquel je viens vous arrêter, monsieur le gendarme. M. G. achetta, qui est est de passage en ce moment à la Londe, dans un café que je vais vous indiquer... Il s'agit de procéder à son arrestation.

Dare dare, les braves gendarmes se mobilisèrent, et quelques minutes plus tard, l'inspecteur M. G. achetta, surpris, parait-il, par le pillage d'un train express de la ligne du Southern Pacific, en tuant deux bandits qui avaient arrêté le convoi.

Ce train qui est connu sous le nom de "Sunset Limited de Luxe" était parti de la Nouvelle-Orléans lundi soir pour San Francisco.

Il venait de quitter la petite station de Sanderson, où il s'était arrêté à deux heures du matin pour renouveler sa provision d'eau, lorsque deux bandits qui s'étaient dissimulés derrière le tender mirent en joue le mécanicien, lui ordonnant de stopper. Celui-ci ayant immédiatement obtempéré à cet ordre, les malfaiteurs détachèrent le wagon-postal et le fourgon des messageries et toujours sous la menace de leurs revolvers obligèrent le mécanicien à les conduire à environ deux milles de l'endroit où ils avaient abandonné les wagons de voyageurs.

Arrivé à un des bandits restés près de la locomotive, surveillant le mécanicien et le chauffeur tandis que son compagnon sautait dans le wagon des messageries ou en menaçant les deux employés de service il leur ordonna d'ouvrir les sacs de valeurs. Ceux-ci se mirent à la besogne. Trousdale cependant ne perdit pas de vue le bandit et réussit sans pendant deux secondes à détourner son attention en lui faisant croire que quelqu'un approchait; il saisit un lourd maillet à glace, déposé dans un coin du wagon, et d'un bond s'élança sur le malfaiteur lui appliquant sur la tête un coup violent de son arme improvisée. Le bandit s'élança, le crâne brisé.

Sans perdre de temps Trousdale s'empara du revolver que le malfaiteur traînait encore, et se cachant près de la paroi des wagons s'approcha de la locomotive où l'autre bandit, qui ne se doutait pas du sort de son compagnon, était toujours en sentinelle.

Le coucher en joue et l'abattre d'un coup de revolver dans la tête ne fut pour le courageux employé que l'affaire d'une minute. Cette double exécution accomplie le convoi fut reformé et retourna à Sanderson où les cadavres des deux malfaiteurs furent remis aux autorités.

Il est inutile de dire que la vaillante conduite déployée en la circonstance par Trousdale lui valut les félicitations de tout le monde, et qu'il recevra sans aucun doute une récompense méritée de la Compagnie de messageries Wells-Fargo, par laquelle il est employé depuis sept ans.

CRESCENT. Le comédien Billy B. Van remporte succès sur succès au Crescent dans l'amusante farce "A Lucky Hoodoo".

Matinée aujourd'hui. La semaine prochaine: "The Girl, the Man and the Game" une nouvelle comédie musicale dont le premier rôle sera tenu par l'acteur Billy Clifford.

ORPHEUM. Les représentations de l'Orpheum sont toujours très suivies, ce qui s'explique facilement car il serait difficile de trouver un programme de vaudeville plus com, let et plus intéressant.

Deux bandits qui tentaient de dévaliser un train. San Antonio, Texas, 13 mars. Un employé du service des messageries, du nom de David A. Trousdale, a empêché ce matin le pillage d'un train express de la ligne du Southern Pacific, en tuant deux bandits qui avaient arrêté le convoi.

Sont tués par un employé. San Antonio, Texas, 13 mars. Un employé du service des messageries, du nom de David A. Trousdale, a empêché ce matin le pillage d'un train express de la ligne du Southern Pacific, en tuant deux bandits qui avaient arrêté le convoi.

Il venait de quitter la petite station de Sanderson, où il s'était arrêté à deux heures du matin pour renouveler sa provision d'eau, lorsque deux bandits qui s'étaient dissimulés derrière le tender mirent en joue le mécanicien, lui ordonnant de stopper. Celui-ci ayant immédiatement obtempéré à cet ordre, les malfaiteurs détachèrent le wagon-postal et le fourgon des messageries et toujours sous la menace de leurs revolvers obligèrent le mécanicien à les conduire à environ deux milles de l'endroit où ils avaient abandonné les wagons de voyageurs.

Arrivé à un des bandits restés près de la locomotive, surveillant le mécanicien et le chauffeur tandis que son compagnon sautait dans le wagon des messageries ou en menaçant les deux employés de service il leur ordonna d'ouvrir les sacs de valeurs. Ceux-ci se mirent à la besogne. Trousdale cependant ne perdit pas de vue le bandit et réussit sans pendant deux secondes à détourner son attention en lui faisant croire que quelqu'un approchait; il saisit un lourd maillet à glace, déposé dans un coin du wagon, et d'un bond s'élança sur le malfaiteur lui appliquant sur la tête un coup violent de son arme improvisée. Le bandit s'élança, le crâne brisé.

Sans perdre de temps Trousdale s'empara du revolver que le malfaiteur traînait encore, et se cachant près de la paroi des wagons s'approcha de la locomotive où l'autre bandit, qui ne se doutait pas du sort de son compagnon, était toujours en sentinelle.

Le coucher en joue et l'abattre d'un coup de revolver dans la tête ne fut pour le courageux employé que l'affaire d'une minute. Cette double exécution accomplie le convoi fut reformé et retourna à Sanderson où les cadavres des deux malfaiteurs furent remis aux autorités.

Il est inutile de dire que la vaillante conduite déployée en la circonstance par Trousdale lui valut les félicitations de tout le monde, et qu'il recevra sans aucun doute une récompense méritée de la Compagnie de messageries Wells-Fargo, par laquelle il est employé depuis sept ans.

THEATRES. THEATRE GREENWALL. Les comédiens Lowe et Sterling, et la danseuse W. no-nah sont très applaudis à chaque représentation du Greenwall.

TULANE. Les deux représentations de la comédie "The Real Thing" données hier au Tulane, avaient attiré beaucoup de monde, et il en sera sans doute de même jusqu'à la fin de la semaine car cette pièce est une des plus intéressantes qui aient été jouées cette saison à la Nouvelle-Orléans.

Le célèbre acteur John Drew, paraîtra la semaine prochaine au Tulane dans "A Single Man", la dernière comédie du dramaturge anglais Hubert Henry Davies.

Les places pour les représentations de "A Single Man" sont mises en vente à partir de ce matin au contrôle du Tulane.

Feuilleton

—DE— L'ABELLE DE LA N. O.

No 30 Commencé le 8 février 1912

Chasseur Maudit

GRAND ROMAN INEDIT Par ELY MONTCLERC

PREMIERE PARTIE

IX Suite.

Tout d'abord, les renseignements qu'on lui procura sur la

banque Saint-Cyran, levèrent, tous ses doutes, relativement à l'honorabilité de son directeur. Cette maison ne traitait que des affaires honorables, elle réalisait de gros bénéfices, son crédit était solidement établi.

Quant à Saint-Cyran, on le donnait comme un homme en tous points remarquable. Sa vie privée n'offrait aucune prise à la critique.

Très sérieux, très travailleur, excellent père, mari fidèle, il n'avait à se reprocher aucune de ces fautes vénielles que la conscience des hommes supporte si aisément.

Pas le plus petit flirt, pas la moindre intrigue; il se donnait tout entier à son administration, et ne souhaitait que sa prospérité.

D'autre part, le mari de Françoise songeait à quitter les Chartrettes. C'est du moins ce qu'on dit sa secrétaire de la doctoresse, lors de son premier voyage à Villefort-le-Vieux.

Avant le 15 septembre le Saint-Cyran auraient regagné leur appartement parisien de la rue Mozart à Passy.

Jacques ne cachait pas qu'il renouait à ses droits d'achat sur la propriété. Il achèverait son bail, mais n'entendait pas le renouveler. Les Chartrettes ne lui convenaient plus.

—Parce que la Morinière lui convenait trop, se dit Fernand Lamy lorsqu'il connut ces dé-

taille. Mes suppositions étaient justes. M. Saint-Cyran ne s'était installé dans le pays que pour surveiller de plus près ses futurs domaines.

Maintenant que la poule aux œufs d'or est morte, il prend en dégoût ce qu'il aimait. Je comprends ça! Il est dur de voir d'aussi près le triomphe d'un adversaire. C'est un orbe-cœur inutile.

—Eh bien, que ces gens décampent au plus vite. Je n'en serai pas fâché. On se jeterait des coups d'œil hostiles... merci! Je ne tiens aucunement à des voisins pareils!

Comme il passait deux fois par jour devant la grande porte des Chartrettes pour se rendre à la Morinière, le brave garçon vit, un après-midi, deux wagons de doméniage, que des hommes empressés. Le soir, lorsqu'il retourna au Château Rouge, ces wagons avaient disparu. Mais le lendemain il y en avait un troisième.

—Sapristi! fit le secrétaire, on file sérieusement, à ce qu'il paraît. On m'a l'air de tout emporter.

En effet, Jacques vidait la maison, des caves au grenier. Sa femme et plusieurs domestiques étaient parties en premier. Dolores Artega resta jusqu'à la fin pour présider à l'emballage des meubles et fermer les portes. Le dernier jour, M. Saint-Cy-

ran vint passer une revue minutieuse de la maison. Il n'y restait personne, pas même les concierges.

Il eût pu tout aussi bien rendre les clefs au propriétaire des Chartrettes, puisqu'il entendait pas plus y remettre les pieds, mais, ayant payé d'avance le montant de la totalité de son bail afin de pouvoir déloger, il s'obstina à rester le maître de cette propriété inhabitée.

C'était son droit strict, il en sentait le poids, et c'est d'un air de satisfaction qu'il se jeta.

De sorte que, le 12 septembre, Fernand Lamy put constater à sa grande satisfaction qu'il ne restait aux Chartrettes que lui seul. A travers un jour grillé mélangé dans le mur d'enceinte, il examina la maison.

Elle apparaissait distante de trois cents mètres environ. Tous les volets de bois pleins, peints en brun, étaient hermétiquement clos. Il se dégageait de l'air une atmosphère de tristesse et d'abandon qui serrait le cœur.

Fernand Lamy éprouva une sensation très différente, il se sentit allégé, heureux, et c'est d'un pas lesté qu'il alla partager le déjeuner de sa petite amie Béatrice au Château Rouge.

Le lendemain, François venait, et il se réjouissait tous trois de la revoir. Tous trois, c'est à dire Gertrude, Béatrice et son garde du corps.

Afin d'avoir les coudées plus franches, la doctoresse s'était adjoint un aide au dispensaire, le docteur Morand, qui l'avait remplacée pendant les vacances.

Le docteur Morand venait de terminer son internat. Il aimait son art avec passion, il était pauvre, digne d'intérêt; par conséquent, François faisait une bonne action tout en se donnant la liberté nécessaire.

Comme septembre était d'une douceur et d'une beauté sans pareilles, elle annonçait son intention de demeurer plusieurs jours auprès de ses amis.

Nous devons avouer que la jeune femme prit cette décision quand elle connut le départ des hôtes des Chartrettes.

Et puis, grâce à l'automobile dont elle venait de faire l'acquisition, rien de facile comme d'aller et venir de Villefort à Paris et vice versa.

Une fièvre de travail brûlait la doctoresse. Son cerveau était en fusion nuit et jour. Elle ne cessait de calculer, de combiner, d'échafauder des plans...

Cette fièvre, cette animation l'empêchaient, non de penser, mais d'appesantir sa pensée sur Michel Talbot. Oubli, jusqu'au jour où elle se laissa glisser vers quelques hauteurs où plané son rêve.

Rien n'est impossible à l'imagination, cette fée active dont la baguette magique réalise les plus folles aspirations, détraite tous les obstacles, environne d'une

auréole lumineuse les plus plates réalités.